

FRANÇOIS TERRASSON

La peur de la nature

(extraits)

*« Nous faisons périr le corps de la nature
en oubliant que c'est le nôtre. »*

Ibrahim al Koni

Expliquer les paysages. Voilà une vieille ambition sur laquelle ont peiné des générations de géographes. Et bien sûr, une seule cause ne peut être à l'œuvre. L'économie, l'organisation sociale, le climat, le sol, l'écologie sont des conditionnements réels.

Mais à voir vivre les hommes, à les entendre parler de leurs paysages, on se prend à soupçonner de plus profondes et de plus déterminantes raisons.

Les arbres, les fourrés, les friches sauvages sont le domaine des forces naturelles. Le paysan des sociétés traditionnelles prend position face à elles. Il parle de la forêt de façon amicale, comme protectrice et bienveillante, ou au contraire il y verra le repaire de loups et d'ours féroces, l'obstacle à l'extension de ses champs.

Les haies autour des parcelles, caractéristiques du bocage, seront des clôtures utiles, des coupe-vent, des pourvoyeuses de bois de chauffage et de piquets, voire de fruits sauvages.

Ou bien des pieuvres conquérantes lançant leurs ronces à l'assaut de la civilisation qui a le devoir de s'en défendre. La vision tentaculaire et inquiétante du foisonnement végétal s'oppose comme plus moderne face à l'acceptation du paysage ancien. Elle arrive portée par un courant culturel urbain. Des idées, un style, une façon de faire et d'être dont l'origine se révèle urbaine.

Et nous tenons là un bout du secret qui commande la forme du paysage.

Les sociétés rurales qui gardent des arbres se distinguent de celles qui les massacrent parce que leur culture est différente.

En Berry, le Boischaut, couvert de haies, voisine, à quelques encablures, avec la Champagne berrichonne défrichée jusqu'à l'os. Et à quelques kilomètres de distance, ce sont deux styles de vie, quelque chose d'impalpable qui colore l'atmosphère, les gestes, les accents, les contes, les relations, l'imagination, etc. Pas le même sol, bien sûr ! On passe du calcaire fertile à l'argile lourde. Mais surtout pas la même culture ! Et en multipliant les exemples, on trouverait ceci :

- que la frontière culturelle ne coïncide pas forcément avec la frontière du sol, du climat, de l'économie, bien que cela arrive parfois ;
- que la culture est inconsciente. On la suce avec le lait de sa mère et elle vous colle à la peau ;
- que notre culture nous parle de la nature et nous dit comment organiser notre paysage.

Il y a donc des cultures qui font l'*apartheid* de la nature, qui ne la supportent pas, qui ont besoin de s'en séparer, de la dominer.

Il y en a d'autres qui, sans renoncer à modifier le milieu, ont choisi la coopération, l'équilibre.

Les premières sont fières de leurs terres nues et infinies.

Les deuxièmes sont attachées sentimentalement à leurs chemins et à leurs bois.

Ce sont les premières qui sont en train de gagner.

Vous avez dit « nature » ?

Ainsi, un paysage se révèle être une conception du monde. La société se projette sur le territoire qu'elle aménage. Elle exprime par son comportement ce qu'elle pense de la nature. Encore faudrait-il savoir ce que c'est que la nature.

Une rangée de poireaux dans un jardin de banlieue, sous les cheminées d'usine... Est-ce que c'est la nature ?

« La nature, ça n'existe pas ! » Voilà aussi une réponse possible.

On vous dira que maintenant que nous avons tout marqué de notre griffe, il n'y a plus de nature, et alors à quoi bon s'en soucier ?

Ou bien alors, c'est que nous faisons partie de la nature, et notre capacité destructrice étant naturelle, ce n'est pas la peine de se tracasser.

« Nature vierge », « nature sauvage », « aliments naturels », « amour de la nature », décidément, quand même, le vocabulaire n'arrive pas à se passer du mot. Donc, il doit bien y avoir quelque chose derrière.

Si nous regardions ailleurs, dans les autres langues ? Il y en a des natures : *priroda* (en russe), *naturaleza* (tiens, c'est presque pareil, normal c'est une langue latine, l'espagnol !), *loodus* (estonien, langue finno-ougrienne), *natur* (en allemand), *természet* (ça, c'est du hongrois !)...

Il semble bien que tout le monde en ait besoin de ce mot : « nature ». Pour une chose qui n'existe pas, ce n'est pas mal ! Si quelque part, une société n'a pas la notion de nature, il faudra nous y précipiter pour l'étudier. Ils seront plus différents de nous que les Martiens !

Mais il ne suffit pas d'avoir le mot sur toute la planète ! Nous ne savons toujours pas ce qu'il veut dire.

Le poireau de banlieue est vivant. Même si c'est au jardinier pourvoyeur d'engrais qu'il doit d'être si gros et si

florissant, il y est lui-même aussi pour quelque chose. C'est lui-même qui assimile l'engrais, qui pousse, même si on l'aide dans cette lourde tâche.

Et le jardin des poireaux, des tomates et des carottes sera vu comme un petit morceau de nature, parce qu'il y a quelque chose, une force qui vit et qui vivrait même si l'homme n'intervenait pas.

Dans la forêt tropicale plus ou moins vierge, cet aspect-là est encore plus fort. Les puissances qui s'y déploient ont encore moins besoin de l'homme. Même pas du tout ! Elles font jaillir du sol un foisonnement végétal invraisemblable et entremêlé où l'œil se perd dans un fouillis bleuâtre, sans un signe, sans une marque d'humanité.

Ça, c'est de la Nature ! On n'a jamais contesté le label « nature » aux taïgas et aux enfers verts. Parce qu'ils marchent sans nous, que notre volonté n'y est pour rien, ils sont « naturels ! »

Et pendant ce temps-là le vent souffle où il veut. Pas où nous le voulons.

Le voilà lui aussi force naturelle, tout comme le caillou ou le cristal qui dort sur la montagne. Et la montagne elle-même.

Parce que nous ne les avons pas faits ! Parce qu'ils étaient là avant nous ! Parce que leur être se déploie sans notre intervention.

La Nature, c'est ce qui existe en dehors de toute action de la part de l'Homme.

Il y a donc une petite dose de nature dans le fameux poireau, car le rôle du jardinier ne s'exerce que sur une faible part de la vie des végétaux. Il ne le crée pas, il ne la décide pas, il ne fait que l'aider et l'orienter.

Il y a donc une petite dose de nature aussi dans une maison traditionnelle pourtant construite de main d'homme.

Parce qu'elle est peut-être en pierres que l'artisan taille mais ne fabrique pas. Parce que sa tuile est un produit naturel, certes transformé par la cuisson de l'argile, mais en-

core peu éloigné de cet état « naturel » qui ne nous doit rien.

Et la forme, conditionnée par la pesanteur, nous injecte, là aussi, là aussi, une bonne dose de naturel.

De ce fait, cela devient moins important de savoir s'il y a quelque part une nature absolue, où, selon la plaisanterie classique, « la main de l'homme n'a jamais mis le pied ». La nature, c'est ce qui ne dépend pas de notre volonté. Et nous la trouvons à des doses diverses selon les lieux.

Conserver la nature ce sera donc, plus que préserver telle ou telle espèce, parvenir à maintenir l'impression sensible que nous éprouvons en face de tout ce qui n'est pas d'origine humaine.

Natures extrêmes

Tout le monde aime la nature, de nos jours. Enfin, tout le monde le dit.

La mode s'est emparée du phénomène « écologie » et ce serait se dévaloriser d'avouer que, peut-être bien, la nature... ça ne nous branche pas tellement.

Sauf sans doute les amateurs invétérés et indécrottables qui n'avaient pas attendu l'écologie.

Mais... admettons. Voilà que maintenant nous aimons presque tous la nature.

Alors, quelle nature ? Où va-t-on de préférence ? Dans les sombres marais fangeux qui ne pensent qu'à nous engloutir, dans les chemins de campagne, ou dans de somptueux parcs jardinés ?

Quelle dose de nature apprécions-nous ? Pure, ou bien diluée dans l'humanisation ?

Avec ou sans sucre ? Pardon, je veux dire : « Avec ou sans peur ? » Et gare à l'overdose !

Le fréquenteur de nature citadin s'est créé une image mythique où la nature est uniformément agréable. La surprise au contact de la vase et des moustiques est souvent pénible.

Encore qu'il y en ait qui aiment la vase ! Nous y voilà ! Peut-on aimer dans la nature les aspects qui usuellement apparaissent comme rebutants ou agressifs ?

On sait qu'il existe des espèces d'aventuriers dévergondés qui arpentent les marais, les broussailles et les friches. Ils portent un nom depuis longtemps : ce sont les naturalistes, et ils ont un prétexte imparable : le progrès des sciences de la nature.

Mais d'autres usagers de la nature demandent voix au chapitre.

Les sportifs, par exemple, vont se lancer dans des lieux où ils subiront une très haute dose de nature. Cependant la majorité des promeneurs, qui n'en demandent pas tant, et qui vont admirer un bel arbre, une belle pelouse, la prairie couverte de pissenlits, vont-ils aussi sur leur lancée tomber en extase devant un immense roncier, une vasière putride ou un écrabouillis de vieux champignons bien avancés ?

Et les serpents, les araignées, les mille-pattes, les « je-ne-sais-quoi » subtils et sournois qui vous tombent dans les cheveux, vous grimpent aux jambes, vous piquent, vous sucent, vous mordent de toute la puissance de leurs mandibules.

La nature telle qu'elle fonctionne elle-même fait bien souvent peur.

Et on n'en aimera que quelques aspects soigneusement choisis. Tel genre de paysage, tels animaux (par exemple ceux à poils mais pas à écailles), tel type de temps (gare à la pluie !), etc.

Les natures nordiques séduisent certains. D'autres ne jurent que par l'Amazonie.

En voilà des différences qui font que finalement chacun a « sa nature » de prédilection et aurait bien du mal à dire

vraiment qu'il aime la nature sous toutes ses formes, et surtout telle qu'elle existe dans ses manifestations négatives.

Dans ce grand ensemble des « choses que nous n'avons pas faites nous-même », il y a donc des objets de préférence ou d'exécration.

Pour savoir mieux comment tout cela fonctionne, il faudra explorer l'esprit de ceux qui choisissent un ou plusieurs aspects de la nature, mais aussi les quelques-uns qui éprouvent le frisson de volupté devant l'ensemble des forces naturelles, émus devant le papillon et l'orchidée, mais aussi saisis d'une sorte de plaisir bizarre à l'évocation des tempêtes, des volcans et des tremblements de terre.

À travers la diversité des sociétés humaines, nous reconnaissons la nature comme étant la catégorie du non-volontaire, du non-délibéré, de ce qui va tout seul, qui serait tout aussi bien là si nous-mêmes n'y étions pas...

De nombreux mythes, de nombreux contes mettent en scène l'homme qui part solitaire dans cette nature sauvage. Le voilà qui marche, dans le silence... Il n'y a que le bruit de ses pas... C'est un jour où aucun oiseau ne chante, où le vent ne souffle pas...

Alors l'homme s'arrête et le silence est encore plus pesant. Il s'arrête car il a senti très nettement qu'on le regardait.

Et il n'y a personne !

Mais il en est tout à fait sûr, on le regarde !

Ce regard, cette présence de là où il n'y a personne, a toujours été compris comme étant le contact avec l'entité subtile nommée Nature. La nature est une personne, elle a un esprit, ou des esprits, elle regarde, elle pense même, peut-être !

Cet animisme est flagrant partout. Pour l'homme, la nature n'est pas spontanément vue comme un ensemble de forces mécaniques, mais à travers l'analogie qu'il construit entre elle et son propre esprit.

Sera-t-elle bonne, mauvaise, ou bien les deux à la fois ?

Ou bien dépasse-t-elle ces catégories?

Peut-on lui parler, savoir ce qu'elle pense?

Pour mieux explorer la relation des humains avec le milieu naturel, pourquoi ne reproduirions-nous pas systématiquement la situation du conte : un petit homme tout seul dans une nature extrême?

Par exemple, parachutons-en donc un dans le désert. Que va-t-il se passer?

Il ne manque pas de grands amateurs de désert dans la tradition française.

Du père de Foucauld à Théodore Monod, on va chercher quelque chose dans de telles immensités. Là où ça se complique, c'est que le nom donné à l'objet de cette recherche a la fâcheuse tendance de varier selon le voyageur.

Dieu, l'Aventure, la Science, la Nature, la Beauté, voilà bien de quoi nous égarer aussi sûrement que dans l'une des forêts de pierre du Sahara. Sauf que, si nous essayons de voir le contenu de ces mots apparemment différents, des similitudes totales sautent aux yeux.

D'abord, le caractère non verbal de la chose. Ce n'est qu'après des années, et en usant souvent de circonvolutions de langage, que l'amateur de désert se résout à essayer de mettre une étiquette sur ses impressions.

Et encore, c'est bien souvent pour faire plaisir à l'interlocuteur.

C'est cela, mais ce n'est pas que ça! Plus que ça! Autre chose. À côté. Ailleurs. Au-delà... L'expérience du désert ne se raconte qu'en récusant les mots qui servent à le faire.

Et s'il n'y avait que ces bons vieux déserts chauds avec des dunes qui donnent de telles impressions!

Mais les vents froids du Gobi en ont suscité de semblables. Et je songe à un ami canadien à qui je demandais, alors que nous profitions à plein des moins quarante degrés de la terre de Baffin, avec hurlements du blizzard, et tout le tremblement...

« Y a-t-il beaucoup de gens qui viennent ici par plaisir? »

« *Only the mysticals* » (seulement les mystiques), répondit-il avec le plus grand sérieux.

Les voyageurs des pôles changent mentalement au cours de leur avance. Les grimpeurs de haute montagne redescendent différents. Que s'est-il passé ?

Dans le désert, en principe il n'y a personne. C'est même une question de définition.

Et il n'y a vraiment personne, pour peu qu'on ait fait attention à éviter d'anciens déserts devenus pseudos par touristisation. Non seulement il n'y a personne, mais il n'y a trace de personne. Pas un vieux journal, pas un papier de chewing-gum, et bien sûr pas de pancartes, de chemins ou de balisages. Rien qui rappelle, qui signifie l'existence de l'homme et de sa civilisation.

Et ceci, que l'on soit au Sahara, en Amazonie ou sur les glaciers de l'Himalaya.

On comprend qu'avec la prolifération des boîtes de Coca de telles ambiances puissent se faire rares.

Mais certains les ont connues qui semblent bien avoir été les victimes (ou les bénéficiaires) du même phénomène.

Si l'on est seul (ou en très petit nombre), on ne peut échapper à la sensation poignante de l'absence de ses congénères. Parfois des centaines de kilomètres vides d'hommes vous entourent, vous encerclent, vous baignent d'un océan de non-humain, de non-civilisé.

Il existe une expression en anglais qui me paraît, plus fortement qu'en français, donner une idée de cette situation : *to be left alone*.

Littéralement : « être laissé seul ». Être laissé ! C'est l'abandon ! L'homme, animal social, n'a que peu d'occasions d'être laissé. *Alone*. Tout seul. Seul avec rien ? Si ! Avec le désert, et surtout avec lui-même. Tous les repères habituels ont disparu. Qu'il y ait ou non en plus l'effet hypnotique des déserts plats, l'homme sans les repères de sa société n'est plus le même. La nature extrême lui fait perdre les références qui toute sa vie l'ont aidé à penser...

Mais on n'a pas toujours un désert sous la main pour en étudier les effets ou pour aller se plonger dans la volupté particulière de la perte de repères, pour ceux qui aiment ça. Cependant, on peut toujours trouver une sorte de désert à sa porte. Un moyen de ne plus voir d'hommes (ou très peu), une façon radicale d'échapper aux panneaux, pancartes et papiers qui traînent jusqu'aux moindres recoins la marque de la civilisation industrielle. Car sur de vastes espaces, fréquentés le jour, la Nuit recrée le désert. Et si l'on sort sans lumière, les traces du passage des hommes (hors des villes) sont invisibles. La nuit, le monde est différent. Des choses familières deviennent méconnaissables et même inquiétantes. Ce ne sont plus les mêmes lieux. Sur eux s'est abattue une dose de nature formidable qui change la perception.

Rappelons-nous : la nature, c'est ce qui ne dépend pas de notre volonté. La nuit, que nous n'avons pas le pouvoir de décider, la Nuit, force de la nature, fait, tout comme le désert, perdre les repères du petit humain qui s'aventure dans ses profondeurs.

Car la nuit est profonde, comme l'est le sommeil, ou comme le désert est immense...

Et la pensée sans repère glisse tout doucement vers ces zones de l'esprit réservées aux périodes d'obscurité. Ces plans lointains du psychisme qui s'épanouissent dans le rêve et que les psychanalystes ont si joliment baptisés : « l'inconscient ! »

Sans l'échafaudage des signes de son intégration sociale et culturelle, sans les rassurantes balises du chemin, sans le bruit du transistor voisin, sans les signes concrets de la maîtrise de l'espace par l'homme, la pensée claire, intellectuelle et précise vacille. Sournoisement, le rêve se déploie et projette sur l'écran de la nature nocturne le contenu de l'inconscient.

L'inconscient, paradis des émotions refoulées, des désirs interdits, des pulsions latentes, des vieilles inquiétudes enfouies. L'univers secret des rêves qui n'ont pas eu accès à la réalité.

Réservoir des forces émotionnelles, dans nos sociétés où l'expression émotive est plutôt découragée, l'inconscient est plein à ras bord.

La nature extrême lui ouvre la porte. Plaisir pour certains, grandiose épouvante pour d'autres, peut-être les plus nombreux... Il est facile de s'en convaincre lorsque de gentils cobayes humains acceptent de se laisser déposer seuls, la nuit, au cœur d'une de nos forêts domaniales.

Sans forcer la dose, on obtient des résultats sans équivoque.

Ces forêts ne présentent aucun danger réel, même pas celui de se perdre, puisqu'elles sont sillonnées régulièrement de chemins. Mais cependant, on constate toujours au petit matin que la peur a été largement majoritaire. Des peurs quelquefois reportées sur des aspects particuliers de la nature (sangliers, serpents, araignées), mais aussi beaucoup, et sans doute plus fortes, des peurs diffuses, sans objet, qui vous remuent le fond des tripes. Pendant que l'esprit conscient s'interroge et perd les pédales, les puissances du rêve s'installent aux commandes, et frustrées d'épanouissement fleurissent en un incroyable bric-à-brac de terreurs métaphysiques, d'images tragiques, de sensations frissonnantes et vagues, colorant la nature en négatif, à l'unisson de ces terreurs.

Voilà la peur de la nature clairement manifestée.

Installée dans les esprits, elle peut être niée en parole.

La traditionnelle enquête d'opinion peut ainsi se mettre le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Ce qui compte, c'est le vécu, l'émotion, le comportement. Qui reste l'oreille aux aguets pour percevoir le moindre danger? Qui s'enroule dans son sac et ferme toutes les ouvertures pour ne plus être au contact? Ou encore qui s'étend voluptueusement sur la fougère pour s'imprégner de l'univers nocturne?

Ce sont les mêmes hommes, avec deux bras et deux jambes qui sont si différents en esprit. Et en actes. Car l'homme a tendance à détruire ce qui lui fait peur, ce qu'il sent étranger.

Beaucoup de nos cobayes peureux ne demanderont pas qu'on défriche la forêt. Mais comptons sur eux pour vouloir encore plus d'aménagements, pour condamner les ronces et les serpents. Et quand on interviewera de grands technocrates défricheurs, on ne sera pas surpris de découvrir en filigrane, derrière leurs propos qui se veulent rationnels, cette vieille peur de la nature sauvage, porte ouverte sur un inconscient émotionnel refoulé.

Alors? D'où viennent ces différences entre les gens? Les amateurs de nature extrême qui jubilent là où les autres meurent de trouille sont-ils des sortes de Martiens, minorité marginale et probablement opprimée?

La question est sous-jacente à l'ensemble des problèmes d'aménagement, et à toutes les formes d'éducation.

Installer sur toute la planète les fameux repères, voilà peut-être le but secret de tout l'aménagement.

Apprendre la nature en groupe, parce qu'on a renoncé à gérer le choc émotionnel du contact solitaire, voilà peut-être la plus grande erreur de l'éducation à l'environnement.

Suscitant la peur chez beaucoup de nos concitoyens, qui d'ailleurs s'en défendent, mais le manifestent dans leurs comportements, la nature nous met face à nous-même, à notre inconscient, pourvoyeur de rêves et de phantasmes.

Et s'il fallait alors, en plus des écosystèmes, nous étudier un peu nous-mêmes, en naviguant dans les eaux troubles des secteurs les moins fréquentés de l'imagination et de la sensibilité?

Les sources de la magie

Nous allons faire de longs détours pour comprendre la relation de l'Homme à la Nature.

Car dans le domaine émotionnel la ligne droite n'est pas le plus court chemin.

C'est bien en effet l'émotion qu'il faut étudier et comprendre.

Au travers de nos aventures dans les déserts et dans la nuit, quelques pans du voile se sont levés. Notre petit homme abandonné dans la nature extrême ne commence pas par raisonner. Il a d'abord une sensation, une émotion, positive ou négative.

Et tout part de là, même si l'on intellectualise ensuite. Il faut savoir pourquoi l'élan émotif va dans le sens de la terreur ou dans celui de l'attraction. Mais des goûts et des couleurs, on ne peut pas discuter, dit la sagesse populaire.

Entreprenez donc de la faire mentir ! La question est bien : pourquoi aime-t-on ou pas la nature ? Et même, plus largement : pourquoi aime-t-on ceci plutôt qu'autre chose ?

Sans en avoir l'air, nous avons ramassé en chemin de solides bases qu'on peut prendre plaisir à se rappeler :

- la nature se définit chez tous les peuples du monde comme ce qui fonctionne en dehors de notre volonté et de notre intervention ;

- l'homme a une vision animiste de la nature. Il n'arrive pas à la considérer comme une force aveugle, sans âme ;

- devant le même aspect de la nature, des personnes différentes peuvent avoir des réactions très contrastées : de l'attrait à la répulsion ;

- lorsqu'on force la dose de nature, il y a libération des émotions inconscientes.

Ces phénomènes sont peut-être surprenants pour ceux qui, en étudiant la faune et la flore, ont oublié l'animal le plus bizarre de la planète. *L'Homo sapiens*, lui, les connaît bien, ou plutôt il les ressent bien. Il n'en a pas une perception intellectuelle, mais, les ayant découverts en lui, il les a depuis des temps immémoriaux cultivés et mis en scène.

Pour ne les avoir jamais formulés, il en a cependant tiré sur le plan non verbal une forme de puissance invisible mais néanmoins redoutable.

La magie, on y croit ou on n'y croit pas. C'est comme Dieu, la télépathie ou la télévision. Mais ce que l'on est obligé de constater, c'est qu'il existe des individus, des populations qui imaginent pour l'esprit des pouvoirs mystérieux, bénéfiques ou non.

Passons un peu en revue dans les civilisations du monde les lieux où s'épanouissent les cérémonies magiques.

Il est bien connu chez les Inuits (que nous appelons les Esquimaux) que l'on peut devenir angakok en suivant des techniques éprouvées. L'angakok, que d'autres nommeraient shaman ou sorcier, c'est celui qui peut (simplifions !) avoir le contact avec les esprits de la nature.

Il faut que le candidat s'éloigne. Et dans son igloo isolé, il doit jeûner en attendant la visite d'une femme blanche. Ce sera alors le moment où les secrets lui seront révélés.

« Et Jésus se retira dans le désert, et là il fut tenté par le démon. »

Et les danses au sommet des montagnes, les hauts plateaux désertiques, ou les grottes sombres, théâtres de diverses liturgies passées ou présentes, nous ramènent toujours à ces lieux où « il y a quelque chose ».

La solitude, ou, s'il n'y a pas solitude, la puissance hypnotique des lieux, la perte des garde-fous (oh, le joli mot, nous y reviendrons), des repères et des certitudes.

Déboussoler. Voilà le maître mot !

L'initié de toutes les magies et de toutes les religions fait des efforts méritoires pour se déboussoler, pour se mettre dans des états, mais aussi dans des lieux, où il est obligé de devenir autre chose que lui-même, en tout cas autre chose que son personnage conscient.

Si la danse, les drogues, la musique y sont pour quelque chose, l'endroit où ça se passe est soigneusement choisi, largement en fonction des aspects naturels.

Administrer une dose de nature très puissante se révèle être un des moyens principaux des grands courants magico-religieux, même s'ils n'ont pas pour objet d'adoration la nature elle-même. Toujours, il y a la recherche de lieux impressionnants, qui créent un choc au cœur, quitte à les construire pour en rajouter à l'aspect naturel. Voyez Stonehenge, grand ensemble mégalithique campé sur le désert de Salisbury Plain, les pyramides, les temples de Sicile surplombant la mer. J'en passe... et des meilleurs, comme on dit.

Alors, le carburant des moteurs de la magie, de la sorcellerie et de la religion est, bien sûr, ce qu'on pourrait appeler l'énergie émotionnelle. Ce jaillissement de sensations qui traverse le cavalier solitaire dans la steppe, le spéléologue qui glisse le long d'une cascade souterraine, le citadin fourvoyé au sein du marécage.

Et cette puissance peut être bonne ou mauvaise, positive ou négative.

Ou, peut-être, comme la nature qui la provoque, n'a-t-elle rien à voir avec de telles catégories. Mais son apparition et son passage violent dans nos esprits sont la conséquence obligée de l'exposition à de fortes doses de nature, de la confrontation à cet univers que l'homme n'a pas fait et qui a l'outrecuidance de marcher sans lui.

Ceux qui ne veulent pas aller trop loin, ceux qui veulent aller toujours plus loin, ceux qui pensent que de toute façon on est toujours trop loin sur ces dangereuses voies, se partagent l'éventail des attitudes devant la nature.

Si cette dernière n'était qu'un spectacle à voir de l'extérieur, ce serait simple.

Mais voici qu'elle est une sorte de « transformateur ». On ne va pas à ce spectacle impunément ! Ou alors il faut avoir soin de choisir le poireau plus que le volcan.

Cette transformation consiste dans le passage d'un état conscient, clair, intellectuel et rationnel à une autre dimension plus trouble, moins consciente et chargée de toute la puissance des désirs et des passions.

Redoutable nature avec qui (bien que beaucoup fassent semblant), il n'est pas possible d'échapper à une réaction émotionnelle! Tant il est vrai que vouloir échapper à l'émotion est une démarche profondément émotionnelle.

La main de la nature appuie sur un interrupteur caché dont nous n'avons pas la commande. Elle ouvre les vannes de l'inconscient.

Une revue des techniques et des lieux utilisés par les sociétés traditionnelles pour libérer cette partie obscure de l'esprit afin de s'en servir, montre à quel point la nature y est partie prenante.

Parachuté dans le désert, n'importe lequel d'entre nous peut se jouer la comédie de la parfaite rationalité : mesurer la vitesse du vent, la sécheresse de l'air ou se réciter la liste de ses diplômes universitaires. Mais dans tous les cas, la seule réalité qui compte, c'est qu'il se sent bien ou qu'il se sent mal, qu'il est heureux ou qu'il a peur. La sensation, l'émotion est aux commandes, souvent même à l'insu de la conscience.

Mais notre question est toujours là. Comment se fait-il que certains aiment le désert ou les marécages et d'autres pas?

Mais peut-être maintenant pouvons-nous essayer de la formuler d'une autre façon?

Pourquoi des hommes apparemment semblables réagissent-ils différemment devant l'irruption de l'inconscient causé par la nature sauvage?

Châteaux et dragons

Ce n'est pas dans le langage clair et intelligible que nous trouverons la clef des comportements devant la nature.

Ce n'est pas la raison qui les commande.

Pour y comprendre quelque chose, il faut devenir bien entraîné au jeu de l'analyse des symboles.

Alors! Si nous prenions encore une petite dose de contes, choisis parmi les plus universels, ceux qui vont nous rappeler ce temps béni où on croyait à tout, où les désirs étaient des ordres, où les images du monde réel ou irréel pénétraient en nous, sans le filtrage rationnel qui nous a permis de devenir (à peu près) adultes.

En route vers cette couche ancienne de nos esprits, nous ne manquons pas de trouver, encore et toujours, la nature. Et, la parcourant, l'éternel représentant de nos navigateurs solitaires, de nos explorateurs de désert et autres amateurs de perte des repères. J'ai nommé le chevalier, image classique de l'errance et de la quête.

Mais qu'est-ce qu'ils cherchent donc, tous ces Don Quichotte? Le Graal, l'amour, la beauté, etc. Et nous voilà revenus encore une fois au point de départ, avec tous ces noms différents pour désigner un but inaccessible...

Et avec comme composante de la quête, toujours les forces naturelles, les êtres des profondeurs, les puissances de l'émotion.

Mais si, comme on l'a supposé, le conte transmet une image positive ou négative du milieu, s'il identifie nature intérieure et extérieure, s'il délivre un message que l'on peut traduire, on doit pouvoir repérer les points cruciaux qui lui permettent d'agir sur le comportement.

Qu'est-ce qui fait que le conte influence le futur défricheur dans le sens de l'agression contre l'environnement? Et inversement? Pour le savoir, rien de mieux que de mettre la main sur des histoires ayant plusieurs versions et de tenter de voir si ces différences peuvent avoir un sens quand, bien plus tard, l'imprégnation des images agira par derrière notre rationalité d'ingénieur ou de scientifique.

Par les monts et les plaines s'en va le héros. Dans le désert il a eu soif, au long des marais il a entendu des chants

inquiétants et épouvantables, et il va bientôt gravir la montagne au sommet de laquelle veille un imposant château.

Vainqueur de tous les pièges, de tous les obstacles, c'est un combattant.

Là-haut, lorsqu'il arrive aux murailles, il se sent près du but.

Il lui suffit de pénétrer dans le château. Le voilà donc parti à tourner autour des murs afin de trouver la porte. Qui n'existe pas. Il n'y a nulle part de porte dans cette enceinte. C'est alors que se différencient deux races de beaux chevaliers. En tout cas deux versions du même conte.

Le chevalier qui est très musclé et fort comme un Turc, le chevalier qui a déjà écrasé des géants, fabrique avec les arbres de la forêt un gigantesque bélier avec lequel il va faire crouler les murs. Ce sont des efforts surhumains, mais les pierres s'ébranlent et voilà le héros à l'intérieur. Juste à point pour être attaqué par un monstre à écailles et à plusieurs têtes, qu'il découpe allègrement à la hache et à l'épée.

Sa victoire lui vaut d'accéder au trésor, à la main de la fille du roi ou au plus grand des secrets...

Histoire bizarre mais sans grande importance? Mais voici qu'on peut raconter toute cette affaire d'une autre manière...

En tournant autour du château, le chevalier se fatigue. Il réfléchit à toutes sortes de moyens. Sans succès. C'est à ce moment que son cheval lui conseille de se reposer et de dormir. Il peut obéir ou non, ce qui nous ouvre encore une bifurcation.

Mais s'il s'allonge à terre dans sa couverture, il se réveillera à l'intérieur du château sans avoir eu aucun effort à faire.

La première version que nous avons écoutée introduit à une civilisation de la force, de la contrainte et de la domination. C'est par l'agressivité que l'on obtient le succès. La deuxième est plus subtile. Son message semble d'abord

également basé sur la force puisque tout le début est commun aux deux formes. Mais la grande leçon est que lorsqu'on approche du but, la force n'est pas le bon moyen. Le bon moyen c'est d'arrêter de faire agir la volonté, de plonger par le sommeil dans l'inconscient, c'est-à-dire dans sa nature intérieure. L'abandon, ou la collaboration avec les forces non volontaires, c'est-à-dire naturelles, est montré comme la voie royale qui conduit au succès. Qu'en restera-t-il dans l'esprit de celui qui aura dans son enfance plongé dans le sommeil après qu'on lui a lu de tels récits? Sans doute beaucoup plus que ne le croient ceux qui imaginent que la raison tient la barre dans le comportement des hommes. Même quand les événements de la trame légendaire sont oubliés, ce qui est passé est passé : une teinte, une orientation, une tonalité. Le « gros méchant » a réussi grâce à sa force brutale, ou bien au contraire celui qui laisse aller des puissances non volontaires est celui qui accède au trésor.

En voilà assez peut-être pour ensuite jubiler ou trembler devant tout ce non-volontaire que des forêts ou des friches exubérantes étalent devant nos yeux.

En voilà assez peut-être pour être un étouffoir d'émotion ou un sensitif épanoui. Tout ceci passe d'inconscient à inconscient. De la profondeur ancienne de l'esprit du premier conteur à la cire malléable de la sensibilité de l'enfant moderne. Sans que personne ne se rende compte de ce qui est transmis, ni même que quelque chose a été transmis. Et qui ressortira, copieusement déguisé à la mode rationnelle, dans par exemple un plan d'assèchement des marais ou de recalibrage de rivière.

Remettre droit, redessiner, contraindre, contrôler, abattre, détruire, forcer le passage. C'est notre brave brute de chevalier qui travaille sous la cervelle.

Suivre, composer avec, collaborer, s'insérer en douceur, c'est la voix du cheval magique qui n'est pas encore éteinte et qui trace le chemin de l'accord avec les forces non volontaires.

Ce ne sont pas les dragons qui nous démentiront.

Eux qui souffrent déjà depuis si longtemps des histoires détestables qu'on raconte sur eux.

Tapi au fond de sa grotte obscure, crachant le feu de ses sept têtes serpentiformes, qui est donc le grand-père dragon ? Quelque chose de très ancien, sans nul doute.

Une de ces forces mal différenciées, mal définies, mais redoutables et violentes. Une de ces pulsions sauvages, pas domestiquées pour deux sous. Qui pourrait soudain sortir de la nuit, la gueule en flammes ! Pas besoin de beaucoup d'imagination pour flairer que tout ça a à voir avec le désir sexuel. D'autant plus que quand on coupe les têtes, elles repoussent immédiatement. Cette métaphore au service du message symbolique nous renvoie au fameux proverbe : « Chassez le naturel, il revient au galop. »

Symbolisme du serpent évocateur d'organes bien concrets, de mouvements d'ordre érotique, de combustion par le désir et la passion, le dragon va refléter en miroirs superposés toutes les conceptions d'une société concernant :

- la sexualité perçue comme forme majeure du non volontaire ;
- tout élan passionnel par extension ;
- par extension encore tout le naturel, intérieur comme extérieur.

Eh bien, civilisations, montrez-nous ce que vous pensez des dragons, et ce sera une révélation sur votre attitude devant les milieux sauvages, beaucoup plus sûre que la publication des discours de votre ministre de l'Environnement. Le chevalier ardent et combatif pénétrera dans la grotte empuantie par l'odeur de la bestiole. Et ne reculant pas devant les langues de feu, il va commencer de furieux moulinets, faisant voler les têtes qui repoussent à qui mieux mieux.

Et le dragon peut faiblir. Voilà que les têtes repoussent moins vite. Et puis la dernière tombe. Le chevalier debout dans une mare de sang, a gagné. Il pourra habiter, grâce

au conte récité sous cette forme, des milliers de cervelles pendant des millénaires. Et devenir responsable de la mort de milliers de vipères, couleuvres et orvets, du carnage à foison de ronces trop serpentiformes et de larves diverses qui pourraient « avoir l'air de... ». Mais aussi responsable d'une pléiade de refoulements, de névroses et de perversions. Grâce à lui sans doute les sociétés de destruction de la nature sont aussi des sociétés de répression émotive. Avec les territoires les plus solidement soumis à l'homme. Et avec les plus beaux hôpitaux psychiatriques. Pas de déserts ni de forêts vierges. Les camisoles, c'est plus sûr.

Sauf si on raconte d'une tout autre manière, comme cela arrive quelquefois.

Ce chevalier qui entre dans la grotte a une hypothèse derrière la tête. Le dragon crache le feu. Mais devant tant d'expression émotive, le chevalier ne prend pas peur. Peut-être même y a-t-il quelque plaisir dans la manière imperturbable avec laquelle il attend que le dragon se pose des questions.

Ce qui ne manque pas d'arriver, car, tout primitifs qu'ils soient, les dragons n'ont surtout pas oublié d'être curieux :

– Tu n'as donc pas peur ? demande la tête monstrueuse et cornue.

– Bien sûr que non, déclare tranquillement le chevalier, parce que je sais que tu n'es pas vraiment un dragon.

– Et comment as-tu pu deviner ? dit l'autre, tout en se transformant illico... en quoi donc ?... mais en une belle jeune fille, évidemment, qui même se révélera peut-être comme la fille du roi.

Nous, nous pouvons savoir comment le chevalier a deviné. Maintenant les rêves, les mythes et les contes commencent à nous être moins obscurs. Ce beau chevalier-là, c'est celui qui a écouté la voix de son cheval, et dormi au pied du château. Il laisse passer les pulsions, il laisse parler la nature, et du coup sa perception de la réalité est toute différente. Vous savez bien aussi, l'autre, la vieille dame

dans le moulin à vent, son apparence était entièrement déterminée par l'attitude du chevalier...

C'est notre regard qui définit le côté attrayant ou répulsif des divers aspects de la nature. Sorcière hideuse, dragon puant ou belle jeune fille, c'est nous qui faisons le choix. Il n'y a pas un absolu qui nous observe prêt à nous dévorer ou à nous aider, mais une formidable puissance sans âge qui va se modeler suivant notre regard.

François Terrasson, *La peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature*

Éditions Sang de la terre, 2020.

Les Amis de Bartleby, juillet 2023

lesamisdebartleby.wordpress.com